Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 12

Artikel: Les archanges parmi les garçons
Autor: Pommarès, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570879

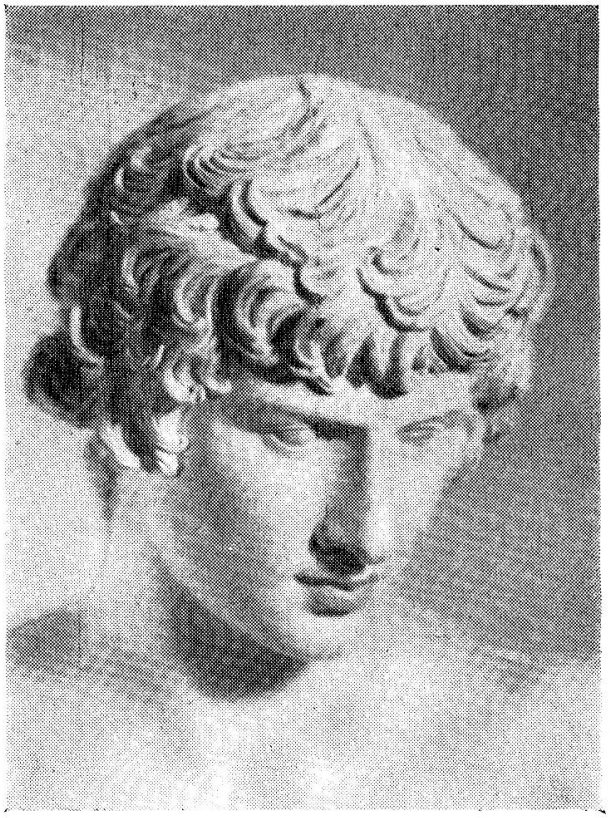
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Les archanges parmi les garçons

de Jean Pommarès

Par autorisation personnelle nous pouvons accompagner ces deux fragments du livre de Jean Pommarès «Les Archanges parmi les garçons» de l'une des photographies de Laure Albin-Guillot qui doivent illustrer l'édition de luxe annoncée pour le 1er septembre 1955. Elles ne font qu'accentuer l'esprit grec de cette Chronique d'un collège, qui sera célèbre demain. Devant ces adolescents qui vont devenir des jeunes hommes, frémissants de la joie de vivre et fiers de s'affirmer, nous sommes loin de la littérature quelque peu sordide qui n'a que trop desservi la vérité humaine que nous défendons.

Hugh M. G.

Les amitiés héroïques.

L'équinoxe de mars passa rapidement, avec sa tempête éclatante sur la mer. Andréa Christophoridis était parti, puis Hélène Versailles, et Julien restait seul pour recevoir le printemps.

Mais il ne pouvait oublier le message qu'il avait déchiré sans réfléchir, qu'il avait éparpillé sur les vagues. Maintenant ce cri du coeur s'inscrivait au dessus de lui, pour dominer toute son adolescence. Le désespoir d'Andréa Christophoridis et l'interdiction d'Hélène Versailles se répondaient avec une force nouvelle, et lui-même ne serait jamais plus tel qu'il était auparavant.

Le passage du printemps n'arrangeait rien, et Julien ne retrouvait pas la douceur du collège. Le soleil du matin sur les frontons ne lui parlait plus de la Grèce antique, et l'azur de dix-heures ne lui promettait plus une jeune immortalité.

Julien se sentait prisonnier parmi ses camarades. Il songeait toujours aux deux archanges qui venaient de disparaître, sans un bruit d'ailes, aussi naturellement qu'ils avaient apparu.

Seul, Hugues pouvait pressentir un de ces drames de la seizième année dont il voyait devant lui la victime qui respirait encore. Il suivait Julien pendant ces classes de grec où les autres adolescents n'entraient pas, pour ne pas interrompre le dialogue des deux élèves qu'il préférait, dans la langue d'Homère et d'Alcibiade, d'Alexandre et de Platon. Mais le dialogue mythologique se terminait ici, le dialogue n'était plus qu'un interrogatoire. Tandis que Julien continuait à traduire «Phédon» d'une voix pure, Hugues revoyait en face de lui, l'autre disciple, cet Andréa Christophoridis, l'un des plus doués, l'un des plus volontaires des adolescents. Il savait sans rien demander le mal qu'il avait pu faire avant de partir, la vérité radieuse qu'il avait dite et dont Julien ne reviendrait pas.

D'ailleurs, Julien ne comprenait pas encore. Il n'essayait même pas de comprendre. Il retenait seulement qu'un souffle héroïque venait de traverser la classe de Seconde, au dessus de lui, arrachant les pages des livres et des cahiers, effaçant les miroirs, les tableaux noirs, donnant soudain à quelques uns d'entre eux un pouvoir inexplicable .

Le vent d'avril inclinait les tamaris, dérangeait le rythme des vagues, couronnait le front de tous les garçons, et Julien saluait aujourd'hui le sentiment mystérieux de l'amitié. Pour la première fois dans le monde, il entendait monter cette musique éternelle, ce cantique de plus en plus grave, cet hymne des adolescents en l'honneur des adolescents qui préludait sur les éphèbes de Platon, continuait par les bergers de Théocrite et de Virgile, à travers l'étonnement des siècles, pour se prolonger jusqu'à lui, qui se croyait encore l'un des moins désignés parmi les garçons de ce collège.

Maintenant sa blessure se refermait lentement, et il sentait qu'il retrouverait demain sa légèreté sur la terre, quand ses camarades annoncèrent, avec des cris de joie retentissants, le retour d'Andréa Christophoridis.

Jamais le ciel de quatre heures ne fut aussi beau, jamais l'allégresse qui marque la fin d'une journée d'études ne s'éleva plus triomphalement des adolescents unanimes. Julien ne pouvait rien dire, entraîné de force par ses camarades vers l'archange dont ils proclamaient le réapparition, l'archange vivant qui le demandait là-bas.

Au seuil du vestibule, incliné devant le vieux proviseur qu'il n'écoutait plus d'ailleurs, Andréa Christophoridis regardait Julien que ses camarades précédaient en riant le long des portiques, Julien aussi clair que d'habitude, Julien qui revenait vers lui.

II
Les cygnes de Platon.

Ils s'enfuirent à travers la foule des adolescents, jusqu'à la petite Hamilcar rouge vif qui les attendait auprès des grilles d'honneur, cette voiture de course que la mère d'Andréa venait de lui donner, et qu'il conduisait audacieusement, sans aucun permis de conduire. Ils laissèrent l'enthousiasme de quatre heures se répandre au pied du collège, ils s'en allèrent vers le soleil qui les appelait sur l'océan Atlantique.

Ils ne parlaient pas, ils souriaient dans la lumière de l'après-midi qui ne déclinait pas encore. L'azur et les routes vers l'avenir devenaient de

la même nuance, les pins de Chiberta se couronnaient de l'exaltation des cigales. Mais Andréa Christophoridis ne s'arrêta qu'à la dernière dune qui les séparait de la mer. Alors, dans cette solitude éclatante qu'il prenait en témoignage, il inclina sa tête orgueilleuse de statue sur la ligne de l'horizon, et il déclara lentement: Maintenant, je dois te dire que je ne suis revenu que pour te chercher.

Julien pressentit qu'un malheur inévitable hésitait sur eux, un danger mystérieux que le plus éphémère tremblement de leur coeur pouvait provoquer. Il pressentit soudain qu'il allait se perdre, et que l'archange inconnu n'était que le démon dénoncé par sa mère.

Non, murmura-t-il en se levant, tandis que le paysage solaire et marin disait non derrière lui. Non, disaient les pins par cette blessure d'or que les résiniers venaient de refaire profondément sur eux. Non, disait la villa de l'autre côté de l'horizon. Non, disait la voix grave de Dolorès Maritchalar qu'on n'entendait pas de si loin.

Julien n'était pas assez fort pour accueillir un tel message, et il avait eu ce réflexe de peur dont il frémissait encore. Non, il ne fallait pas vivre aussi vite, il ne fallait plus avancer d'un pas sur ce sable trop scintillant. Il fallait rester ici, dans son aventure personnelle, depuis la plage de l'enfance jusqu'au matin du baccalauréat.

L'archange se sentit vaincu pour la première fois, mais en face l'un de l'autre, avec la même admiration, ils se saluèrent en pleine lumière, pour ne plus s'oublier.

Adieu, prononcèrent-ils ensemble, et l'écho de leur adieu se prolongea jusqu'à la colline d'où le collège regardait le soleil immobile qui ne disait rien.

Mais Julien respira, quand la torpédo couleur de flamme reprit sa course, et que l'après-midi condamné fit un signe sur Andréa Christophoridis qui disparaîssait pour toujours.

Alors, l'année scolaire pouvait finir. Après les jours que Julien venait de vivre, Hugues le pria de relire, en l'honneur de l'été, le passage de «Phédon» sur les cygnes qui chantent. Dans l'après-midi silencieux de juin, devant Hugues dont il restait maintenant l'élève unique, Julien reprit à haute-voix, avec une fierté qui l'étonnait lui-même, pour les frontons et pour les colonnes dont il ne reverrait plus d'ici la blancheur, pour la classe qu'il abandonnerait demain, pour la seizième année qui s'annonçait partout sur la terre:

Quand les cygnes pressentent l'heure de leur mort, le chant qu'ils avaient auparavant devient plus éclatant que jamais . . .

III
Le pardon de l'été.

Mais le premier jour de vacances, Julien voulut revenir vers la villa d'Andréa Christophoridis. Il savait qu'ils ne trouverait personne, sinon lui-même sur le seuil de l'été. Mais il désobéissait aujourd'hui, soulevé par une allégresse qu'il ne comprenait pas. Il traversait rapidement la ville, il accourait sans respirer, il exprimait au monde sa tendresse et sa nostalgie de se sentir sauvé.

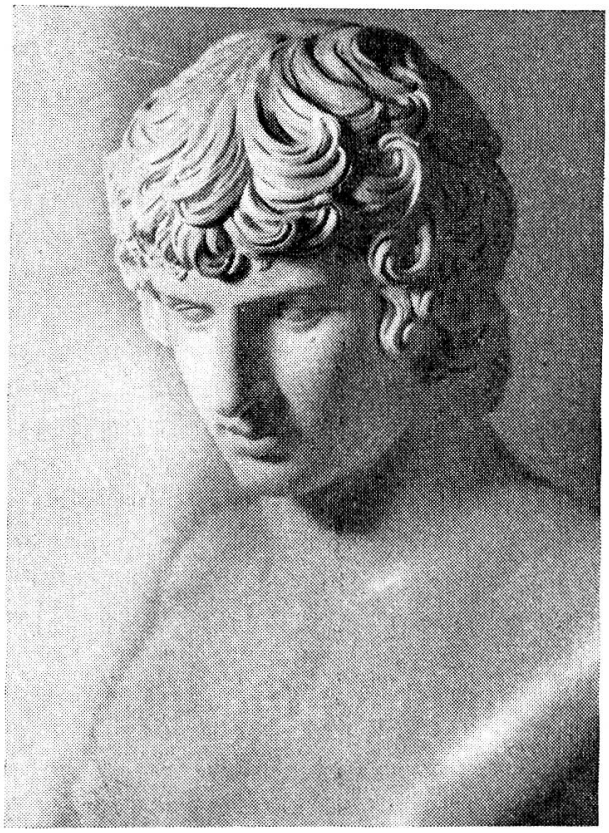
Lorsqu'il fut devant la villa, rien ne répondit à son appel que le

silence et les cigales. Il n'apercevait à travers le feuillage des troènes que des fenêtres fermées, et les cigales continuaient leur hymne autour de ce mausolée blanc.

Mais lorsqu'il sonna de nouveau, la vieille domestique basque vint lentement, précédée de ses deux chiens. Elle joignit les mains, elle ouvrit le portail avec une joie si sincère que Julien eut l'impression de revenir chez lui. Les chiens se couchèrent à ses pieds, et tandis que la vieille caméristé lui parlait, Julien regardait le ciel calme entre les colonnes des pins, le ciel attentif au dessus des rhododendrons.

Alors, la vieille femme dont le coeur ne se trompait pas voulut qu'il vit encore une fois cette villa qu'on allait vendre, ce jardin où le parfum de la résine et des roses restait si fort. Julien pouvait revoir un instant la chambre avec les inscriptions inutiles sur les murs, les peaux de tigre et les livres entrouverts par terre, le miroir de Venise où deux visages fraternels se penchèrent pour on ne sait quel enchantement. Mais Julien fit seulement quelques pas dans le soleil, et il monta les trois marches de pierre qui conduisaient à la pergola.

D'ici, le paysage contemplé souvent brûlait sous une lumière presque insoutenable. Les pelouses du golf, et plus loin la ligne des Pyrénées disparaissaient dans un resplendissement. Les abeilles qui s'élevaient des fleurs jusqu'au visage de Julien, jusqu'à ses cheveux n'étaient plus qu'un appel désespéré.



Tout flambait définitivement, et Julien appuyé contre une colonne blanche se tenait debout devant cette condamnation vermeille. Mais il s'adressait à la figure d'athlète qui sortait de l'incendie solaire, avec ce diadème de boucles sur le front, ces yeux sans regard, cette bouche gonflée, ce menton volontaire, tout ce qui faisait la figure fatale d'Andréa Christophoridis.

Andréa, je ne reviens que pour te répondre. Pardonne-moi de te parler de si loin, pardonne-moi d'avoir été la raison de ce drame sans un geste pour le détourner de nous. Je n'oublierai pas les paroles de ma mère ni les tiennes, mais rien ne me préparait à les recevoir, ni les livres classiques, ni les vagues nouvelles, ni mon étonnement de vivre. — Je ne prévoyais pas que mon plus grand ami deviendrait ce démon redoutable et ma mère cette voix sans pitié que je ne reconnaissais pas. Je me demande quelle ombre se dissimulait derrière vos avertissements. Je me

demande si vous n'étiez pas d'accord tous les deux, afin de me décevoir avant l'existence, de me faire souffrir pour la première fois. Avoir seize ans, n'est-ce donc que cela, pressentir le monde sans le comprendre encore, frémir continuellement, entendre toujours ce bruissement de feuilles près de la source où chacun de nous s'arrête pour essayer de se voir? Andréa, les jours de l'été continueront sur moi, mais je ne songe qu'à la fin de ton message. Maintenant, je vais avoir peur d'avancer dans l'existence, puisque tu ne m'accompagnes pas.

„Un Amour" . . . .

par R. L.

. . . Je vois arriver Noël avec une crainte, une anxiété croissantes. L'avant-veille, sa lettre me disait encore qu'il était à peu près certain de ne pas être de retour à Paris pour le Réveillon. Un réveillon sans lui . . . Une fête sans Jerry . . . Pour moi, c'est comme un ciel sans étoiles, une nuit sans rêves, un aveugle sans chien, un Français sans liberté, que sais-je . . .

J'espère encore, le 24 après-midi. Mais vers 20 heures, je deviens maussade, triste, désolé, et tout à fait persuadé que je vais passer cette nuit — cette nuit merveilleuse et miraculeuse — seul, seul, et tout seul.

Père m'a — évidemment — évincé, en me conseillant, narquoisement, selon sa coutume: — «Si «ton Jerry» (ah!, sa façon de dire ces deux mots, tellement à moi pourtant . . .) — n'est pas rentré, va chez les X . . .; ils ont deux filles, tu les feras danser!» Et son gras rire pénètre à vif dans mon coeur prêt à mourir, dans mon être prêt à exploser.

Mauvaise humeur durant le repas. — Puis enfin, solitude. La soirée s'écoule, lentement, goutte à goutte, malgré les livres, la radio, les lettres à lire et à relire — celles qu'on a en soi depuis longtemps — celles qu'on sait par coeur — celles où l'on connait la place de tel mot qui a fait un peu mal, ou de telle phrase qui a fait battre si fort le coeur — les lettres, récentes, que l'on n'a pas encore «apprises» mais dont tant de mots chantent déjà dans la tête — et celle, l'unique, du jour même, celle qui a détruit l'espoir, peu à peu, en lui laissant quand même une autre forme: celle d'un retour très prochain.

Et puis ses photos que je regarde (ça, c'est déjà un geste pieusement machinal) mais que je vais voir — exprès! — et embrasser, pour les gronder ensuite très fort!

Cette pendule stupide et bruyante n'en finit pas de «décortiquer», minute par minute, seconde par seconde, tic après tac, une journée qui, pourtant, doit s'achever si merveilleusement pour tous. Cette pendule ne «sait» pas: elle doit être athée! — Ou bien veut-elle seulement ralentir le temps de ma désillusion totale, complète, sans aucun espoir . .

Car j'espère toujours et encore. Je pense à l'arrivée de Jerry, de LUI . . . Dans la nuit, il appelle d'en-bas . . . Sa voix chantante et chaude: «Jacky!», me fait voltiger . . . Je saute à son cou tout froid de neige et de brume, tout chaud d'amour-douceur, et je le couvre de baisers discrets